
Noêma, revue internationale d'études françaises : langue, littérature, culture

Vol 1, No 2 (2023)

Identités nationales et médias : conscience nationale dans les sociétés contemporaines

Identités nationales dans un monde globalisé : quelques réflexions préliminaires.

Jan SPURK

doi: [10.12681/noema.41089](https://doi.org/10.12681/noema.41089)

Copyright © 2023



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

To cite this article:

SPURK, J. (2025). Identités nationales dans un monde globalisé : quelques réflexions préliminaires. *Noêma, Revue Internationale d'études françaises : Langue, littérature, Culture*, 1(2), 9–13. <https://doi.org/10.12681/noema.41089>

Identités nationales dans un monde globalisé : quelques réflexions préliminaires.

Jan SPURK
Université Paris Cité
jan.spurk@parisdescartes.fr

Introduction

La nation et l'identité nationale sont de nouveau des sujets centraux dans les médias, dans les discours politiques mais également dans les visions du monde des citoyens. Ceci n'est pas seulement le cas en France. Le simple constat d'être français, par exemple, que chacun·e pourrait remplir à sa manière de sens culturels, politiques ou juridiques devient rapidement un jugement ou une injonction morale : fier d'être français. L'avis du journaliste Franz-Olivier Giesbert que « le titre du beau livre de Max Gallo *Fier d'être français* (Fayard) est devenu le slogan de toutes les générations, à commencer par celle du Bataclan¹ » exprime bien l'amalgame entre des notions et des concepts lourdement chargés de sens qui caractérise les opinions concernant l'identité nationale. Ainsi se confondent la nation, l'État, le nationalisme, la xénophobie, le racisme etc. En effet, comme dans une situation de concurrence sur le marché, certaines nations s'affaiblissent au profit de structures transnationales ou elles se décomposent plus ou moins rapidement et plus ou moins violemment. D'autres nations se renforcent, en revanche ; le nationalisme est de retour. La compréhension de la situation contemporaine, complexe et dynamique, dans laquelle la mondialisation est établie est devenue difficile.

1. Nations et nationalismes dans l'espace public

1.1. Retour de la nation ?

Depuis la fin du xx^e siècle jusqu'au début du xxi^e siècle (2008 et ses conséquences) dominait absolument la position selon laquelle la globalisation (heureuse ou malheureuse) dissoudrait plus ou moins rapidement les nations en tant que phénomènes culturels, sociaux et politiques. Elles devraient faire place à des constellations « glocales »² : les liens directs et multidimensionnels entre le local et le global. Il resterait des États qui seraient plus les États-nations du xx^e siècle qui organisaient et structuraient des nations mais des structures fonctionnelles de la gouvernance *dans* la globalisation : un monde considéré comme indépassable et auquel, bien sûr, « il n'y a pas d'alternative ».

Néanmoins, le retour de la nation dans les visions du monde, dans les discours et les actions politiques tout comme dans les discours médiatiques est un fait, bien que contradictoire. Il oscille entre la défense de pureté de la « race nationale » contre le grand remplacement et le produire français écologique de l'économie de proximité (qui reprend, par ailleurs, un slogan du PCF des années 1980).

¹ *Le Point* du 5 décembre 2015.

² Selon le néologisme qui met en relation les échelles locales et mondiales, notamment dans le cadre de la mondialisation.

1.2. La nation comme *ersatz*¹

Les discours nationalistes, souvent racistes et identitaires sont désormais largement répandus. Ils ont débordé les cercles de l'extrême droite et ils sont même devenus « politiquement acceptables ». Le « grand remplacement » serait un exemple. Développé en 2011 sous la plume de Renaud Camus, un théoricien de l'extrême droite bien connu dans les cercles et groupes de réflexion de l'extrême droite, cette thèse est devenue une position acceptable. Les concepts et notions mobilisés sont creux et relativement vides de sens mais ils suffisent comme *ersatz* d'un projet de société qui développerait l'imaginaire d'un avenir possible et souhaitable. Le présent est incertain, menaçant et anxiogène. Dans les discours nationalistes, l'avenir c'est la reconstruction du passé (mythifié) : le retour de la nation, de l'ordre (naturel) et de la normalité. C'est le rétablissement rassurant du « nous » qui est en déclin à cause des mondialistes antinationaux.

1.3. Le retour de la nation et le vécu de la globalisation

Les acteurs individuels et collectifs mais aussi beaucoup d'États se considèrent comme des objets (plus ou moins) impuissants ou comme victimes de la mondialisation et souvent comme des perdants aussi bien sur le plan matériel (emploi, salaire) que sur le plan social : le déclin des collectifs traditionnels sociaux, nationaux, régionaux et locaux. On ne devrait toutefois pas oublier les aspects affectifs. La froideur rationnelle de l'abstractification des liens sociaux, leur alignement sur la logique marchande, leur standardisation et leur interchangeabilité font que la chaleur humaine (très relative, par ailleurs) du passé devient désirable. Les « eaux glacées du capitalisme » (pour utiliser la fameuse phrase marxiste) remplissent les océans.

Beaucoup d'acteurs vivent cette situation comme une menace qui se concrétise par rapport aux « non-nationaux ». Contre ce vécu se constitue le renouveau du national et de l'identité nationale. Pour en donner quelques exemples : l'immigration est considérée comme l'invasion du pays par des nouveaux barbares, la délocalisation comme le vol de production et d'emplois, la géopolitique comme une roulette russe truquée pour que « les autres » gagnent, le terrorisme comme la conjonction diabolique de tous les maux de la globalisation.

2. Éléments pour une notion de la nation

2.1. La nation constituée

En général les acteurs acceptent leur nation comme une contingence : on est par exemple français, allemand, grec ou portugais, on n'y est pour rien mais on l'est. Cet être national fait qu'à la fois on considère d'abord celui qui n'a pas le même être national comme autrui ; *a priori*, cela ne veut pas dire qu'on le considère comme ennemi ; ensuite, on constitue avec ceux qui partagent son être national un collectif, un « nous » qui prend généralement une forme communautaire.

¹ Produit de remplacement.

2.2. La nation comme mythe

Bien entendu, la nation ne se résume pas à une entité politique. Elle est une forme du lien social qu'Otto Bauer¹ a appelé « communauté de destin ». Comme n'importe quelle autre forme du lien social, la « communauté de destin », elle aussi, se constitue dans des actions concrètes et conscientes portées par les visions du monde qui donnent le sens pratique aux actions et, *in fine*, à la vie.

La constitution d'une nation implique toujours l'émergence d'une unité culturelle, peu importe que cette unité soit légitimée par une unité linguistique, religieuse, éthique ou ethnique. D'ailleurs cette unité n'existe pas et elle n'a jamais existé empiriquement. Elle est un « mythe » (dans le sens de R. Barthes). Cette mythologie occupe une place centrale dans les visions du monde car « la mythologie est un accord au monde... tel qu'il veut se faire² ».

2.3. Le bien supérieur commun

La nation et sa culture se constituent autour d'un « bien supérieur commun³ », donc il s'agit de la fameuse « *Substanz der Gleichartigkeit* » (substance de similarité) dont parle Carl Schmitt⁴, par des mobilisations pour créer un lien (communautaire) autour de ce « bien supérieur commun » et contre ceux qui sont essentiellement différents (« *andersartig* »). Ainsi se constitue un véritable consentement national.

Sur le plan des stratégies d'action (en premier lieu des dominants bien entendu, puisque toutes les communautés impliquent une structure de dominance forte), on a toujours affaire à des faits quasi-naturels, à la « seconde nature » dont parle *L'École de Francfort*, qui permettent de développer un avenir commun à partir d'un passé commun naturalisé, c'est-à-dire à partir de « racines » communes, en passant par la situation actuelle commune.

2.4. La nation, le peuple et la communauté

Selon la vision du monde des acteurs nationaux, la « substance de similarité » (C. Schmidt) de la communauté est un « don », un héritage quasi naturel et souvent même physique (le sang arien par exemple) pour légitimer l'être de la nation à un moment historique donné par sa simple existence : il est légitimement ce qu'il est parce qu'il est. Les membres de la communauté disposent donc, selon leur vision du monde, d'un passé commun qui se prolonge – quasi « naturellement » – dans l'avenir commun en passant par le présent. La structure sociale des communautés est extrêmement hiérarchisée et dominée par un leader charismatique. Ce leader incarne la communauté nationale ; il est le garant de la sécurité et de l'avenir sécurisant que les membres recherchent dans la communauté. En revanche, le leader peut demander à ses subordonnés, et il le demande en général, des sacrifices pour que la communauté vive.

¹ Cf. Otto Bauer, *La social-démocratie et la question nationale*, 10/18, Paris 1977 Le titre n'est celui de l'ouvrage (La question des nationalités et la social-démocratie). Et je trouve comme date 1987.

² Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957 [1994], p. 244.

³ Luc Boltanski et Laurent Thévenot (dir.), « Les Économies de la grandeur », *Cahiers du centre d'études de l'emploi*, n° 31, 1987.

⁴ Bien entendu, pour nous Carl Schmidt ne représente pas une position de référence en ce qui concerne la nation ou les stratégies politiques.

2.5. Le destin : la passivité active

Si, comme on vient de le voir, le lien national se fonde sur une « substance de similarité », les acteurs en héritent d'une certaine façon car personne ne peut acquérir cette substance ; les acteurs en disposent par contingence. Le racisme et même l'image de différentes « races humaines » découlent de cette idée. Les acteurs nationaux en héritent comme d'une fatalité, bien qu'on puisse refuser un héritage¹. En l'acceptant, ils choisissent donc leur être national qui s'impose fatalement.

Comme j'hérite de la « substance de similarité », comme les autres membres de la nation, nous partageons la même histoire. Nous sommes liés par le même *passé*. Il existe donc un *destin* collectif, une sorte de passivité et de déterminisme métaphysique, qui lie les membres de la nation dans le présent, qui les a liés dans le passé et qui les liera dans l'avenir.

2.6. La nation : une affaire de sentiments

Confronté au vécu de la globalisation, le *sentiment national* évoque la solidarité et la fraternité entre les membres de la communauté nationale. L'image mythique et très affective du sang commun des membres d'une nation exprime pathétiquement ce sentiment. Les mythes d'un passé commun enracinent ce sentiment dans l'histoire du peuple et de la nation, une histoire écrite avec le sang. D'où l'importance des guerres pour la (re)constitution des nations. Toutes les nations se sont constituées dans et par des guerres. L'histoire officielle des nations, telle qu'elle est par exemple enseignée à l'école correspond tout à fait au sentiment national.

Encadrés par un État, se distinguant des étrangers et des autres nations, mobilisant la *conscience nationale* et le sentiment national, les individus trouvent leur identification dans leur nation. Enracinée dans l'histoire commune, créatrice et garante de la situation actuelle, la nation engage également l'acteur dans la création d'un avenir commun qui doit correspondre à la reproduction de la communauté nationale : une communauté de destin.

Conclusion

Les perdants de la globalisation et les menacés par la globalisation trouvent dans la nation un refuge. Elle représente pour eux la stabilité quasi éternelle et naturelle et elle les rassure. Le « nous » national dégage plus de chaleur humaine et de convivialité que l'individualisme sériel et froid imposé par la globalisation. Les acteurs nationaux y trouvent une certaine force, consentant à la domination par les leaders. Ils réclament en général de cette domination, une force par rapport aux vécus de faiblesse imposée par la globalisation. De même, ils demandent de l'autorité contre les forces abstraites et dominantes, issues de la globalisation. Ainsi émergent des États-nations autoritaires au sein de globalisation comme une sorte de forteresse contre celle-ci.

¹ À ce sujet voir Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, p. 846-859 et mais aussi, par exemple, Pierre Bourdieu, *Réponses*, Paris, Éditions du Seuil, 1992 et Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les héritiers*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964.

Références bibliographiques

BARTHES R., *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957 [1994].

BAUER O., *La social-démocratie et la question nationale*, 10/18, Paris 1977.

BOLTANSKI LUC et THÉVENOT Laurent (dir.), « Les Économies de la grandeur », *Cahiers du centre d'études de l'emploi*, n° 31, 1987.

SARTRE J.-P., *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960.

BOURDIEU P. et PASSERON J.-C., *Les héritiers*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964.

BOURDIEU P., *Réponses*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.